

Isabel Ascencio

les événements, suite



Présentation

Après le décès de son père, Joëlle Leblanc remonte le fil des événements qui, quarante ans plus tôt, le 20 décembre 1975, ont conduit à la mort d'un homme et à l'effacement d'un autre, dans un petit village varois proche de la Méditerranée. Événements prenant eux-mêmes racine dans ceux qui, en Algérie, avaient abouti une décennie plus tôt à une indépendance. En une intense succession de flash-back, celle qui était alors une gamine d'une dizaine d'années raconte la séparation de ses parents, ce que devint son père et ce qui provoqua son exil à elle loin du territoire chéri de l'enfance. À travers ce roman qui questionne avec acharnement l'articulation des destins, l'autrice sonde les mouvements d'une époque toute à ses révolutions et à ses meurtrissures, où les uns en terminent avec le pardon quand les autres en sont encore à le chercher. Une histoire à hauteur d'hommes, où la trahison, le remords, la lâcheté mènent un jeu d'ombres et de dupes. Dans un coin reculé de Provence plus traversé qu'on ne croit par l'histoire coloniale de la France, Isabel Ascencio montre aussi comment les événements d'Algérie toujours vifs dans les mémoires n'en finissent pas d'interroger ce que veut dire être chez soi.

Née dans le Var en 1967, Isabel Ascencio enseigne la littérature dans le Jura. Elle est l'autrice de cinq romans, dont Drama Queen (2012, prix Alpha 2013) et Un poisson sans bicyclette (2014), tous deux publiés aux Éditions Verticale, puis Délit de gosse paru en 2019 dans la brune au Rouergue.

De la même autrice

Dans la même collection

Délit de gosse, 2019

Chez d'autres éditeurs

Un poisson sans bicyclette, Verticales, 2014

Drama Queen, Verticales, 2012 (prix Alpha 2013)

Sous le nom d'Isabel Esteban

Les Pieds de Sam, La Cerisaie, 2008

Personne ne dort, La Cerisaie, 2007

Photographie de couverture : © Pascal Aïmar/Tendance Floue

© Éditions du Rouergue, 2022

www.lerouergue.com

Isabel Ascencio



les événements, suite

la brune au rouergue

*La Méditerranée a une couleur comme les maquereaux,
c'est-à-dire changeante, on ne sait pas toujours si c'est vert
ou violet, on ne sait pas toujours si c'est bleu car, la seconde
après, le reflet changeant a pris une teinte de rose ou grise.*

Vincent Van Gogh, *Lettres à Théo*

*Y aurait-il des territoires dansés (puissance de la danse à
accorder) ? Des territoires aimés (qui ne tiennent qu'à être
aimés ? Puissance de l'amour), des territoires disputés (qui
ne tiennent qu'à être disputés ?), partagés, conquis, marqués,
connus, reconnus, appropriés, familiers ? Combien de verbes
et quels verbes peuvent faire territoire ?*

Vinciane Despret, *Habiter en oiseau*, 2019

Nord

Mon père est mort de l'estomac dans le département du Nord, autant dire à mille cinq cent soixante-six kilomètres du lieu de sa naissance. Je dis mort de l'estomac encore que ce soit une approximation du point de vue médical vu que j'ai toujours connu mon père sans estomac, mangeant par petites quantités et avec détermination des aliments qu'il prenait le temps de réduire en bouillie dans l'assiette avant de les porter à sa bouche et de les mâcher longuement pour faciliter sa digestion. À le voir ainsi encombré trois fois par jour de cette nécessité de se nourrir, et toujours la peau sur les os malgré ses efforts, ceux qui le connurent un peu auraient pu prédire qu'à moins d'un accident, à force de se manger de l'intérieur, mon père mourrait d'une embolie ou d'un dérèglement d'organe en lien avec ses fonctions digestives.

S'il faut supposer une lointaine intervention chirurgicale qui lui relia directement l'œsophage au duodénum, je n'en ai jamais eu vent, pas plus que de la tumeur maligne ou pas

qui la rendit nécessaire. L'estomac de mon père, ou plutôt son défaut d'estomac fait partie de ces événements d'avant ma naissance que personne n'a jamais jugé bon d'élucider pour moi. Mais depuis ce lointain temps d'enfance, disons jusqu'à mes onze ans où nous avons vécu père et fille dans le même village du Var, il contribue en grande part au souvenir que je garde de lui, celui d'un homme amputé, enclin à la rumination et profondément seul.

À la fin des années 1970, il s'est retiré dans le Nord, non pas exactement à Lille, mais à une poignée de kilomètres au sud de la capitale régionale, dans une de ces bourgades provinciales vidées par l'exode rural d'après-guerre qui connaissaient depuis peu un regain de population. Je ne prétends pas qu'il pesa bien lourd dans le renversement du solde migratoire de la ville, tout récemment divorcé comme il arrivait, sans famille sans rien, ni davantage au fil des décennies suivantes dans les projets municipaux de construction de logements de type barres à proportion moyenne qu'on vit fleurir au nord de la ville. Mais après un temps passé au centre-ville dans une maison de briques rouges caractéristique des anciennes cités ouvrières, c'est dans un de ces appartements à loyer modéré des quartiers neufs, pratique et sans charme particulier, qu'il alla vivre et mourir dans l'anonymat le plus total.

Quarante années durant, soit plus de la moitié de sa vie, mon père s'endormit et se réveilla donc sous le ciel maussade du Nord suite à une décision de justice qui l'avait laissé libre sur les marches du tribunal de Toulon, exempté de peine et abasourdi, lui qui n'avait pourtant cessé de clamer sa culpabilité dans ce que ma mère appellerait bientôt les *événements du*

Castoul, comme à l'époque on disait communément ceux d'Algérie, et sans que j'aie jamais démêlé la dose d'ironie qu'elle y mettait.

Le 20 décembre 1975, à la veille de Noël, la DS de mon père provoqua un accident mortel à la sortie de ce village du Castoul où nous habitions, sur la ligne droite en direction de Signes. Personne ne fut témoin des faits, sinon Azzedine Taieb la victime, et les trois hommes qui regardaient encore la moto fumer quand les gendarmes les rejoignirent, chacun de part et d'autre de la DS comme s'ils venaient d'en sortir, à savoir le divisionnaire Garrigou bientôt en retraite de la police, son fils Michel, et Serge Leblanc, mon père. Les quatre noms figurent dans cet ordre sur la déposition que mon père signa le jour même à la gendarmerie du Castoul. Je l'ai retrouvée dans ses papiers en vidant ses affaires puisqu'il a bien fallu que je m'emploie les jours qui suivirent sa mort à vider le logis de mon père, une vieille feuille à en-tête, toute seule dans un tiroir de guéridon, où les caractères de l'antique machine à écrire ont creusé un relief plus durable que l'encre. Au brigadier Bèbe qui demande *Est-ce que la voiture est à vous ?* le procès-verbal stipule que mon père a répondu *oui*, et derechef à la question suivante, *oui*, qu'il était au volant. C'est à peine s'il concède un état second dans lequel il aurait enfoncé la pédale d'accélérateur, ainsi que le gendarme le précise à deux reprises. Une fois mon père sorti des locaux, j'imagine le brigadier Bèbe lisant la déposition à ses collègues, quatre ou cinq simples gendarmes aussi peu que lui habitués aux morts violentes sur le territoire de la commune, et glosant *l'état second* du chauffard comme on fait quand on n'a plus que la plaisanterie pour tenir les drames à distance. Et pourquoi pas *le feu de l'action*, dit-il, qu'on voudrait bien

voir aussi dans le box des accusés, avec toutes les charges accumulées contre eux depuis que les tribunaux rendent la justice.

C'est par une forme d'expiation donc, qu'après le classement sans suite de l'affaire, mon père alla de lui-même s'assigner à résidence sous les ciels bouchés du Nord, renonçant aux voitures et aux trains, autant dire à l'espace. Après ses trente-cinq ans, on doit le voir couvrir exclusivement à pied ou à vélo le périmètre minuscule de sa barre d'immeuble au gymnase du quartier, trois rues, pas plus, entre lesquelles il tourna jusqu'à sa mort comme dans un préau de prison. De son propre chef, donc, il mit toute cette distance entre les lieux quotidiens de sa vie d'homme mûr et les paysages du Sud qu'il avait profondément chevillés au cœur, les vignobles sur les coteaux varois, le littoral méditerranéen depuis les calanques rouges de Marseille jusqu'au massif des Maures, et au-delà de tout, les rivages solaires de son Constantinois natal, de l'autre côté de la Méditerranée, en Algérie, comme il aurait ajouté volontairement l'exil à l'exil, se privant de la mer, la repoussant aussi loin de lui qu'il le pouvait, soit d'un écartement de compas incompressible de huit cent trente-six kilomètres c'est-à-dire si on y regarde bien la France entière prise à peine à l'est de son axe nord-sud.

On dira que je me trompe, qu'en traçant vers l'occident depuis la Flandre on débarque sur une plage à largement moins de cela. Mais s'il est une chose que je peux affirmer à propos de mon père, bien que je l'aie peu revu après le temps dont je parle, c'est que pour un Méridional comme lui, ni la Manche ni l'Atlantique n'ont à voir avec *la mer*. Je ne dis pas qu'il soit inconcevable, en quarante années de Nord, qu'il ait

une fois ou deux pris le bus régional pour se rendre sur la côte normande, qu'il soit allé une fois ou deux entre Calais et Dieppe arpenter des plages interminables surplombées d'un ciel lourd et changeant, et que le col remonté et les mains dans les poches de son caban, il ait froncé les yeux dans le vent pour suivre le rouleau des vagues et les débordements d'écume sur leurs crêtes. Je dis seulement que cette expérience-là, de l'océan, si des fois mon père s'est autorisé à la vivre, à ramasser des coquillages tout humides de marée pour les tourner et retourner entre ses doigts, et puis levant les yeux pour suivre les voiliers comme font les natifs, ce fut encore et toujours en manière d'expiation. Parce qu'au regard des rivages méditerranéens frappés de soleils verticaux auxquels il avait définitivement renoncé, aucune plage au monde n'a jamais été pour lui de la moindre consolation.

Une fois accomplies toutes les tâches douloureuses qui vont avec la mort d'un proche, de mise en terre, de formalités et d'adieu, je suis rentrée chez moi, dans le Jura. Il neigeait. La nuit s'était posée sur le monde, ce genre de nuit lourde et tranquille qu'on a chez nous, d'accord avec l'ordre des choses. Longtemps je suis restée dans l'enclos des chiens, fouettée par des bouts de queues, assaillie de museaux, comme autant d'interrogations, ou de reproches. *Où tu étais passée ?* semblaient-ils demander, et c'est vrai qu'ils n'ont pas l'habitude, les chiens, de ne pas entendre ma voix matin et soir, chaque jour qui leur vient. Ça sentait fort comme j'aime, le poil mouillé, le suif et la terre. En revenant racler mes semelles au décrotoir du perron, j'ai pensé que mon père avait aussi renoncé à la compagnie d'une bête sur la fin de sa vie. J'aurais bien aimé pourtant sentir la chaleur d'un

chien de mon père contre mon mollet dans les allées du cimetière, un berger des montagnes dont le cœur aurait frémi à sa voix, et que ramenant du Nord avec trois fois rien d'héritage, j'aurais au moins gardé au milieu des miens.

J'ai dit à Souad qu'il n'y avait pas eu grand monde quand même, à l'enterrement, des gens du quartier, rien, la boulangerie, quelques-uns venus en groupe, tous dans les mêmes survêtements, déposer une pierre au nom du club de judo, et une petite chorale aussi, qui avait chanté *Hallelujah* de Leonard Cohen à trois voix. Pas un visage connu sinon, hormis celui de mon frère qui avait fait le voyage depuis la Corse, comme si mon père n'avait jamais eu de vie avant le Nord, ni voisins ni amis. Je veux dire du temps du Castoul, parce que pour l'Algérie, ça nous aurait fait remonter à six ou sept décennies, maintenant, et pas mal de ceux-là avaient déjà dû se perdre en route. Puis j'ai sorti la feuille jaunie de la déposition en gendarmerie, le seul souvenir de lui que je rapportais, le seul du Castoul aussi, ai-je fait voir à Souad, qu'il avait gardé tout ce temps-là dans ses tiroirs. Et sans démêler exactement dans quel but, peut-être seulement pour me résigner une bonne fois à la suite de ces vieux événements ou à leur impossible élucidation, j'ai entrepris de lire à Souad du début à la fin les trois pages de questions-réponses qui racontent comment le 20 décembre 1975, la DS de mon père est venue serrer le pot d'échappement du 50 cm³ d'Azzedine Taieb sur un kilomètre six cent cinquante à la sortie nord du village, de si près qu'en vue aérienne sur toute cette distance on aurait pu croire l'énorme calandre de la DS tractée par la moto.

Les faits, comme on dit.

Aussitôt j'ai été frappée par l'effet de roman noir que dégageait le propos pris dans son intégralité. Peut-être en raison du lien particulier que le genre entretient avec les faits divers depuis les petites rixes de quartiers, les altercations qui dégénèrent, les vols à domicile avec leurs trafics de salles des ventes, et jusqu'aux homicides involontaires, ainsi que seraient qualifiés puis classés les faits de 1975. Le nom de la victime et la présence sur les lieux d'un vieux commissaire de police y étaient sans doute aussi pour quelque chose, ou bien ce que je voyais déjà se profiler à l'horizon du texte, je veux dire la seconde déposition dans les bureaux de la police judiciaire, à Toulon cette fois, puis l'entrevue avec le procureur de la République, ce début de procédure, même si l'affaire du Castoul ne fut en réalité suivie d'aucune enquête de police, encore moins d'un procès, juste d'un rapport d'expertise psychologique au terme duquel on conseilla à mon père de prendre du repos.

À moins, ai-je dit à Souad, que l'impression de roman noir ait seulement tenu à l'état civil de mon père répété au fil des lignes, ce nom de Serge Leblanc, tel qu'il apparaît pour la première fois en pleins et déliés sur le registre de la mairie de Philippeville, département de Constantine, le 10 juillet 1943, sous le cachet de Paul Cuttoli, maire de la ville depuis des lustres. Car à lire et relire le nom de *Serge Leblanc* dans la lumière pâle de la lampe de chevet, par un effet de la fatigue et d'irréalité, c'est celui de Francis le Belge qui me venait d'un coup à l'esprit, un Marseillais qui défrayait la chronique du temps de mon enfance à l'époque où se jouaient les derniers beaux jours de la French Connection, autrement dit le milieu marseillais, et plus précisément la branche corse de la mafia marseillaise, dite Corsican Connection. Or ce qui saute aux yeux dans cette affaire du Castoul, ai-je soudain fait remarquer

à Souad, c'est qu'elle s'accommoderait bien davantage d'un Francis le Belge rompu aux affaires de drogue et de prostitution que des sévérités morales de Serge Leblanc, mon père, *ses raideurs*, ai-je dit, et cette maîtrise de soi qu'il avait développée dans sa carrière de judoka. L'accélération intempestive de la DS, par exemple, *dans l'intention de donner la mort*, comme il le fait écrire au brigadier, et plus généralement l'allure des événements qui font l'effet d'un règlement de comptes. J'ai laissé remonter Francis le Belge dans une voix de demi-sommeil, un pied-noir comme mon père, adolescent dans les rues de Marseille dans les mêmes années, ainsi que je venais de le lire dans une biographie récente, de sorte que *si ça trouve*, ai-je fait à Souad, ils s'étaient croisés plus d'une fois au parc Borély à mi-chemin entre le 3^e arrondissement de Francis le Belge et Menpenti où logeait alors ma vieille tante. Et quand j'en ai conclu que ce serait *drôle* d'écrire maintenant cette vieille histoire, pas celle de Francis le Belge, non, celle de Serge Leblanc, mon père, Souad a jugé que ma semaine avait été bien éprouvante et que peut-être il valait mieux dormir d'abord. En éteignant, j'ai ajouté que *drôle*, de toute façon, ça n'était pas vraiment le bon mot, à cause des morts. Puis j'ai pensé au cahier que j'allais choisir, son papier, ses lignes, le nombre de pages et par où j'allais commencer. Dehors la nuit d'hiver collait fort aux carreaux. On n'entendait plus rien, du côté des chiens, sinon le froid qui tendait la terre et les arbres depuis que les chiens s'étaient tus.

Alors, comme si j'étais rattrapée par le moment des funérailles, juste avant de plonger dans le sommeil, j'ai dit à Souad qu'on avait reçu une couronne là-bas, au cimetière, une énorme couronne avec un arrangement assez singulier de couleurs,

des roses, beaucoup de roses, toutes exclusivement rouges dans un entrelacs d'œILLETS blancs et d'azalées, une composition massive en blanc vert et rouge, qu'il avait fallu trois employés des pompes funèbres pour tirer du camion, et qu'on avait glissée au pied de la tombe fraîche avec une solennité de cérémonie au monument aux morts. Et c'est vrai, j'ai dit encore, qu'il n'y manquait plus qu'un ruban bleu blanc rouge pour qu'on s'attende à lire quelque chose du genre *la patrie reconnaissante*. Sauf que la pierre funéraire envoyée avec la couronne disait juste, *À mon ami*.

Et elle venait du Castoul.

PREMIER CAHIER
Le Castoul

En prenant depuis Le Castoul la direction du sud-ouest, on arrive assez vite sur les plages du littoral. Je me souviens de la petite départementale qui passait devant l'école comme de *la* route de l'été, lumineuse et pleine de chahut sur la banquette arrière de la R16, quand on filait par là sitôt la belle saison venue, dans les années 1970, pour aller faire nos châteaux de sable, à quinze kilomètres de chez nous, les pieds dans l'eau, et la peau tannée au soleil de Bandol.

J'ai pris des notes sur le village dès le lendemain de mon retour de Flandre, pas grand-chose encore, quelques éléments de topologie. Et en premier lieu ce petit réseau routier des sorties que j'ai établi au début du premier cahier après avoir glissé dedans les trois pages de la déposition de 1975 et noté *Le Castoul* sur la couverture, même si avant d'en arriver aux lieux et faits qui nous intéressent, il allait bien falloir que je me lance dans des considérations plus régionales, disons

historico-géographiques, si je voulais faire sentir où les gens de l'histoire avaient les pieds.

Après la route de Bandol, j'ai fait voir celle d'Ollioules qui mène à la mer aussi, mais plus vers l'est, par quinze kilomètres de virages sinueux au travers d'un canyon que les eaux capricieuses de la Reppe ont creusé dans la roche calcaire depuis des millénaires. La route qu'on appelait *des Gorges*, donc, et qui, depuis la conquête de la Provence par les troupes armées de Charles-Quint et la création du relais de poste du Castoul au XVII^e siècle, fut le chemin royal pour rejoindre Marseille depuis Toulon, et au-delà de Marseille, Aix-en-Provence et Paris, en dépit de son encaissement et des bandits de grands chemins planqués dans les cavités du massif.

Et puis en dernier lieu, soigneusement, j'ai tracé au nord du village la route de l'accident, cette fameuse ligne droite de Signes qui une fois passée la station-service Boniface coupe le vignoble en deux et s'en va cogner en bout de course contre le massif de la Sainte-Baume.

Trois routes donc, et en leur mitan un réseau ordinaire de rues, la façade de la mairie que j'ai dessinée de mémoire avec sa petite avancée de balcon au premier étage, sa place bordée de platanes, sa grande fontaine moussue érigée en 1832 sur l'emplacement de l'ancien lavoir, et puis le bar des Minimes juste en face où Serge Leblanc, qui n'aimait pas bien boire pourtant, en viendrait un jour comme tout le monde à payer des coups au mari de Zize, l'épicière, à Delmasse des maçonneries Delmasse et aux Magnaldo, tous autant qu'ils étaient. À peine plus loin j'ai situé encore l'école où nous habitons, le bac à sable de la cour de la maternelle et ses jeunes mûriers,

puis le primaire et le CEG de l'autre côté du mur, dans une version très années 1970 de ce qui constituerait plus tard un véritable groupe scolaire.

Contrairement à ce que laisse supposer le toponyme, on ne voit nulle part au Castoul de château ou de forteresse, sinon l'ancien camp romain retranché sur le piton rocheux culminant à quatre cents mètres au-dessus du bourg, presque disparu aujourd'hui, et dont l'emplacement a pris le nom de Castoul Vieux. C'est au XVI^e siècle que les premiers habitants quittèrent la colline romaine pour s'en venir grossir en contrebas un hameau de huttes habitées par les bergers entre deux transhumances. Et comme il y avait du terrain autour, ils y plantèrent de la vigne, des cépages de ce vin de Bandol dont on n'a plus démordu depuis, et des champs d'oliviers. Le village vécut longtemps sur le vin et l'huile. En 1164, sous l'ordre de Geoffroy, seigneur évêque de Marseille, les premiers habitants qui gardèrent longtemps le pli de remonter chaque nuit dormir dans la forteresse pour échapper aux assauts des Sarrasins et au brigandage, érigèrent une chapelle romane sur l'emplacement primitif du camp romain en remerciement pour le temps passé sur les hauts de colline, ainsi que toute une enfilade d'oratoires pour relier les deux emplacements. Et ils allèrent s'établir dans la cuvette. Douze oratoires, ai-je lu quelque part, qu'on peut encore suivre aujourd'hui par un sentier muletier, même si pour ma part je ne me souviens que d'une seule statue de la Vierge, une pieuse construction de deux mètres de haut qu'on rejoignait naguère à vélo, dressée au beau milieu des pins, avec son socle en pierre de taille et sa niche grillagée.

Dans mon enfance tous les minots du coin enfourchaient leur vélo pour *monter à la Vierge*, comme on disait. Ça signifiait qu'à deux ou trois de front, on prenait les lacets goudronnés en direction du Rouve entre la cour de l'école des filles et le stade, et que les mains tirant sur le guidon, les pieds plantés dans les pédales, on grimpait en danseuse aussi haut que le cœur restait gaillard. Une fois rendus tout transpirants au pied de la Vierge on sortait nos gourdes et nos goûters, des BN à la fraise poisseux de sucre, à moins que ce souvenir-là, de poisse, tienne plutôt à la résine de pin qui se prenait au coton des shorts et aux fils des chaussettes. Les bruits si particuliers de la nature se faisaient de plus en plus saillants à mesure que les battements du sang se calmaient aux oreilles. Des frottements d'élytres, ai-je noté, des craquements de brindilles et d'écorce sous l'étau du jour, toute cette ambiance du Sud, à quoi il allait bien falloir que je consacre quelques pages, parce qu'on n'écrit pas une histoire provençale sans être attendue au tournant en matière de cigales et de chaleur d'été, saturée d'essences de pin.

Bien avant nous, la Vierge du Castoul Vieux avait dû en voir, des processions, depuis les premiers vigneron qui rejoignaient le sentier de la chapelle lors des fêtes votives, jusqu'aux montagnards sans le sou débarqués bientôt dans la région depuis l'autre côté des Alpes pour s'y louer aux vignes. Des gens que les locaux n'aimèrent pas trop dans les premiers temps mais à qui ils finirent forcément par indiquer le filon des oratoires, quand on sait combien les Italiens se réjouissent de la Vierge Marie, d'où qu'elle leur tombe. Aux Italiens, donc, et puis aux arrivants successifs à mesure qu'ils s'installaient chez nous. J'ai lu que depuis les bergers transhumants Le

Castoul n'a cessé de connaître un accroissement de population, bien qu'en dehors des Piémontais, les Pellegrini et les Piazza, dont les descendants que j'ai connus dans ma classe ne rataient pas une occasion de raconter la terrible épopée transalpine, on finisse par se perdre un peu dans la succession des étapes migratoires qui petit à petit firent le village tel que je l'ai connu en 1975. Je ne crois pas inutile cependant d'en rappeler les diverses origines, celto-ligure ou gallo-romaine, pour établir un peu qui étaient les Castoulans au moment des faits, même si au vrai rien n'apparaît plus des processions votives en robes blanches et couronnes à l'époque de mon histoire, et que ces peuplements anciens n'éclaireront que très indirectement la scène de l'accident. Du moins si l'on s'en tient aux quatre protagonistes dont aucun, ni Serge Leblanc, mon père, ni les Garrigou père et fils, et encore moins Azzedine Taieb, ne descend des premiers bergers transhumants, pas plus que d'anciens Celtes ou de montagnards piémontais.

Que dire encore de cette petite commune du Var au carrefour des trois routes, sinon qu'on y voit partout des vignes repoussées plus ou moins à flanc de colline dans un paysage qu'ailleurs on appellerait de *terrasses*, et que chez nous on disait *en restanques*, du nom qu'on donne dans le Var aux petits murets de soutènement en pierre sèche caractéristiques des pays vinicoles vallonnés. Et pas beaucoup d'autres gloires que le cépage de Bandol, à part Napoléon qui passa chez nous quelques semaines en 1793, à l'occasion de quoi il monta sûrement saluer la Vierge du Castoul Vieux pour attirer sur ses opérations militaires la clémence du Ciel. On peut l'imaginer, du moins, d'un homme comme lui élevé dans cette piété corse que j'ai bien connue moi-même, puisque suite à l'accident de

1975, une fois mon père poursuivi en justice pour homicide involontaire, c'est au pays de ma mère à Corte que j'ai dû aller vivre, dans le département de Haute-Corse tout récemment nommé.

J'ai trouvé sur le Net un cliché de la demeure patricienne où le futur empereur s'établit au Castoul. En écriture cursive, on lit gravé sur la plaque de marbre qu'en 1793 le capitaine Bonaparte prépara depuis cette demeure le siège de Toulon auprès du général Carteaux, et avec quel succès, puisqu'il gagna assez de galon en arrachant Port-la-Montagne, ainsi que la Convention avait rebaptisé la ville, des mains du général britannique Charles O'Hara à qui les Royalistes et les Girondins l'avaient livrée, pour être fait général de brigade dès son retour par décret du Comité de salut public. Si je n'ai aucun souvenir d'avoir jamais lu le nom de Bonaparte sur la plaque du Castoul, en revanche, comme on retrouve dans sa mémoire un vieux motif de papier peint ou de nappe ancienne, j'ai aussitôt reconnu les délicats losanges de mosaïque disposés autour du texte en paquets de quatre, ces verts et rouges si familiers sur lesquels je venais buter en freinant des deux mains au bas de la pente d'en face, celle de la rue des Aires où vivaient les Taieb, et parmi eux Azzedine Taieb, le mort de l'accident.

En remontant au siège de Toulon j'ai voulu faire voir pourquoi au Castoul on se méfiait des Anglais comme du mildiou, et par Anglais j'entends autant les ennemis de la République défaits par Bonaparte, que nos soi-disant alliés de la Royal Navy, en juillet 1940, ceux qui sur ordre de Winston Churchill détruisirent les navires français mouillés à Mers-el-Kébir, et qu'on soupçonne aussi d'avoir entraîné par une

série d'échecs diplomatiques dont je ne veux pas me mêler ici, le sabordage de la flotte toulonnaise, dans sa propre rade, en 1942. Je n'ai jamais entendu dans mon enfance qu'on les appelât autrement que *Rosbifs*, toutes époques confondues, y compris pour parler des touristes d'outre-Manche qui dans les années 1970 s'étaient mis à venir en masse, fragiles de peau, et pas mal dangereux sur les nationales à conduire à gauche pire que des Niçois.

C'est qu'au Castoul, comme souvent dans les coins un peu reculés, on comptait d'un côté les gens d'*ici*, d'où qu'ils fussent arrivés pourvu que ça date un peu, et de l'autre les *estrangers* qu'à l'école on aurait pu nous aussi appeler *Rosbifs*, sauf que dans mon enfance je me souviens plutôt qu'on disait les *Parisiens*, autrement dit les gens du Nord, de cette façon dont en Provence on fait commencer le nord à Valence. Et Valence pour tout dire, c'est encore une façon bien parisienne de voir les choses, car dans les années 1970 dont je parle personne ne serait allé chercher jusqu'à la Drôme pour tracer la frontière qui finissait notre territoire. Le Nord, disait-on avec un *o* bien méridional, venait juste derrière la barrière naturelle de la Sainte-Baume. Et c'est une chance que le massif eût compté plusieurs collines, et qu'on pût encore estimer chez nous le circuit Paul-Ricard entre les deux premières. Car même si on ne pouvait pas l'apercevoir depuis le village, ça vous plante un décor tout de même, un circuit comme celui-là de réputation internationale dont le mistral rabattait les bruits de moteurs directement sur nous, les jours de course, une sorte de ronflement lancinant de sirène à modulation variable, qui prenait son élan sur l'autre flanc de la colline et volait par-dessus la plaine jusqu'à la butte où vivaient les Taieb.

Les *Parisiens*, donc, on les trouvait dès Aix-en-Provence, de l'autre côté de la Sainte-Baume. C'est une chose qu'on voit bien sur les cartes des bulletins météo que le petit croissant de lune qui va de Marseille à Toulon le long du golfe du Lion, avec sa faible pluviométrie et ses températures toujours marquées d'une couleur spéciale, englobe rarement Aix-en-Provence, une ville où tout le monde sait qu'il peut geler à pierre fendre. Et ça n'est pas pour rien non plus que la Sainte-Victoire des Aixoïses soutenue par l'admiration d'Ambroise Vollard depuis la fin du XIX^e siècle, se taille de nos jours une réputation mondiale dans les musées parisiens alors que notre Sainte-Baume à nous reste une montagne pour peintres régionalistes, au-delà de laquelle les noms de Courdouan et Baboulène, si fort qu'on les claironne, ont bien du mal à se faire entendre.

Je veux dire par là que dans la scène de l'accident, avant même d'établir par quel chemin Serge Leblanc s'y trouvera mêlé, il n'y aura pas de *Parisien-tête-de-chien*, comme chantait le fils Boniface de la station-service, pas plus que de *Parigot-tête-de-veau*. Dans l'histoire tout entière, on se passera d'*étrangers*, à part peut-être le procureur du tribunal de Toulon, un homme sorti d'une grande école de magistrature comme on n'en trouve nulle part dans la région, et dont malgré le poids de sa décision sur la destinée de mon père, on peut estimer qu'il reste assez périphérique aux faits.

En revanche, forcément, il y aura des Marseillais.

S'il est des gens au Castoul qu'on redoutait dans mon enfance bien plus que *les Arabes*, comme on laissait dire, bien plus que *les Corses* du coin ou *les pieds-noirs* qui faisaient communément notre voisinage, c'était bien ceux de Marseille, nos voisins, qu'on regardait avec une sorte d'admiration craintive.

C'est qu'à Marseille, tout a toujours été plus sérieux que dans le Var, plus sombre et plus éblouissant, la mafia, par exemple, qu'on pourra tant qu'on veut qualifier de toulonnaise ou varoise, sans qu'elle prenne jamais cette ampleur internationale, tant financière et politique, de millions brassés, de trafic d'armes et de règlements de comptes, comme cela vient tout de suite à l'esprit dès qu'il est question du *milieu marseillais*. On en nourrissait au Castoul une sorte de fascination, au café des Minimes surtout, où on suivait de près les chroniques marseillaises dans les pages du *Provençal*, en pariant sur la postérité du clan Guérini d'abord, et bientôt sur ceux de la Belle de Mai, Francis le Belge et les autres quand débutèrent les sérieux trafics des années 1970.

Des figures marseillaises comme celles de Gaston Defferre, qui gouverna la ville pendant des décennies, ou comme Grégoire de Bremond, maire du Castoul et Paul Ricard, à qui on doit le pastis et le circuit, on doit les voir planer sur le récit comme elles planaient sur Le Castoul des années 1970, inquiétantes dans les entremêlements supposés de la pègre et de la politique locale, mais bon enfant aussi, du moins quand il s'agissait de soutenir l'OM. Car bien que Le Castoul fût une commune varoise, je n'y ai connu personne qui n'aurait pas porté haut les couleurs de l'Olympique de Marseille. Encore aujourd'hui je récite de mémoire les joueurs de l'OM de ces années-là, Magnusson, Skoblar, Nogues, Bracci, la seule poésie qui me soit restée en tête de mes années de primaire, et les deux Brésiliens champions du monde transférés chez nous, aussi, Jairzinho et Paulo César, et puis bien sûr le numéro 5 et capitaine Marius Trésor, ces dieux du foot dont les noms enchantaient nos parties de ballon dans la cour de l'école et nous rendaient inconsolables de n'être pas de Marseille comme eux.